Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 6 (1868)
Heft: 26

Artikel: Mon testament
Autor: Catalan, Méril
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-179898

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 11.12.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Il arrive à Versailles, et se présente dans l'antichambre.

— Monsieur, lui demanda l'officier chargé d'introduire les solliciteurs, avez-vous une lettre d'audience ?

— Une lettre d'audience ? Je n'en ai pas besoin. Je suis assez ami du roi, Dieu merci, pour m'en passer. Allez lui dire que c'est Jean-Bart qui demande à lui parler et cela suffira.

— Pardon, reprit l'officier, du moment que vous n'avez pas de lettre d'audience, vous ne pouvez être annoncé.

— Je n'en ai pas besoin. Je m'annoncerai tout seul.

Et il s'avança vers la porte d'entrée.

— On ne passe pas, dit le mousquetaire en faction en présentant la pointe de son épée.

— Est-ce la consigne ? dit Jean-Bart.

— C'est la consigne.

— Alors je la respecte.

Il recule de quelques pas, s'adosse à une fenêtre, tire une énorme pipe de sa poche, la bourre, bat le briquet et allume.

Les courtisans le regardaient stupéfaits de tant d'audace.

— Monsieur, dit l'officier, je vous ferai remarquer qu'on ne fume pas dans l'antichambre du roi.

— Eh bien ne m'y faites pas attendre, moi je fume toujours quand j'attends.

— Monsieur, je vais être obligé de vous mettre à la porte.

— Avant que j'aie parlé au roi ? Sacrebleu, je voudrais bien voir cela.

Jean-Bart était solide et puis on savait que le roi l'estimait beaucoup. Or de deux maux choisissant le moindre, l'officier alla trouver le roi.

— Sire, il y a dans votre antichambre un officier de marine qui fume et qui nous défie de le faire sortir.

Louis XIV s'écria de suite :

— Je suis sûr que c'est Jean-Bart !

L'officier répondit affirmativement.

— Qu'on le fasse entrer, dit le roi, dès qu'il aura fini sa pipe.

Jean-Bart était arrivé à son but ; il ne finit pas sa pipe, la jeta dans la cheminée et s'élança dans le cabinet du roi.

Après avoir été complimenté par celui-ci sur sa récente victoire sur les Anglais, il présenta sa requête avec toute l'éloquence que lui donnait l'amitié fraternelle qu'il portait à Keyser. Le roi hésitait ; mais Jean-Bart pria, supplia, jura tant, que le roi fut vaincu.

— Jean-Bart, dit Louis XIV, je vous accorde ce que j'ai refusé à Tourville.

— Sire, répondit le marin, mon père, deux de mes frères, vingt autres membres de ma famille sont morts au service de Votre Majesté. Vous me donnez aujourd'hui la vie de mon matelot, je vous donne quittance pour celles des autres.

Et ivre de joie, pleurant comme un enfant, il sortit en criant à tue-tête : *Vive le roi.*

Arrivé dans l'antichambre, il fut entouré de tous les courtisans qui voulaient faire la cour à un homme qui était resté près d'une heure en audience particulière avec le roi.

Pressé de questions, abasourdi par les compliments et ne sachant comment sortir de ce cercle vivant où il était renfermé, il profita de ce qu'un de ces messieurs lui demanda comment il était sorti du port de Dunkerque où la flotte anglaise l'avait bloqué.

— Vous désirez le savoir ? dit Jean-Bart, rien de plus simple. Vous allez voir. Vous êtes la flotte anglaise ; vous me bloquez et m'empêchez de sortir. Eh bien, vli ! vlan ! piff ! paff ! voilà comme j'ai fait.

Et, à chaque exclamation, il allongeait dans la foule un coup de pied et un coup de poing et s'ouvrit un passage vers la porte.

Arrivé là, il se retourne :

— Voilà, messieurs, comment je suis sorti du port de Dunkerque.

Et il sortit de l'antichambre du roi.

Mon testament.

Air. Caressons-nous, caressons-nous Lisette,
Pour endormir encore ce regret-là.

J'ai vu de près les choses de ce monde,
Comme on ne sait ni la vie ou la mort,
Je veux avant d'avoir fini ma ronde
De tous mes biens fixer ici le sort.
Je vais dicter dans la forme légale
Mon testament. Certes, je peux très bien,
Avoir un jour l'âme un peu libérale,
Puisque, vivant, ça ne me coûte rien.

Je lègue à Dieu ma pensée et mon âme ;
A ma moitié, mon cœur, mon souvenir ;
A mes enfants, de mon amour la flamme ;
A mes amis, la foi dans l'avenir ;
A mes marchands, mes traites acquittées ;
Reconnaissance à mes clients nombreux ;
A mon tailleur, mes nippes écourtées.
On ne peut pas être plus généreux.

Au travailleur, qui sait être économe,
De droit je lègue une campagne un jour ;
Mais à celui qui boirait un royaume,
Je lègue l'art d'avoir fait vite au four.
Au peuple encor courbé sous l'esclavage,
L'avénement de sainte liberté ;
A chaque bourg l'honneur d'avoir un sage,
Ciel ! je deviens prodigue, en vérité.

Je lègue à ceux qui détestent la vie,
Bonne espérance en un monde meilleur ;
A la beauté beaucoup de modestie ;
A femme laide un trésor de douceur,
A l'écrivain, une plume élégante ;
Au philosophe, un bonnet de pavots ;
Au publiciste une humeur endurante :
Comme Crésus, je fais de riches lots.

Après avoir pesé chaque parole,
J'écris ces legs sur mon pupitre noir,
Assis devant ma lampe de pétrole
Tout entouré du silence du soir.
Je n'ai plus rien à léguer sur la terre,
Que mon cercueil aux parois du tombeau ;
Malgré cela, pendant longtemps j'espère
Trinquer encore et chanter de nouveau.

Juillet 1866. MERIL CATALAN.

L. MONNET. — S. CUÉNOUD.

LAUSANNE. — IMPRIMERIE HOWARD ET DELISLE.